

L'exaspération du monde agricole inquiète le gouvernement

► Plusieurs permanences de députés La République en marche ont été récemment prises pour cible par les syndicats d'exploitants agricoles

► Ces derniers estiment que l'adoption par la majorité du projet de loi ratifiant le CETA menace la santé économique des éleveurs bovins

► A cela s'ajoutent d'autres motifs d'inquiétude, tels la sécheresse, le moindre financement des chambres d'agriculture, la renégociation à venir de la PAC

► Le gouvernement suit de très près cette poussée de fièvre et s'efforce de se montrer compréhensif vis-à-vis du malaise agricole

PAGES 8-9

TONI MORRISON, LIBRE ET RÉVOLTÉE

► L'écrivaine s'est éteinte à New York, à l'âge de 88 ans

► Petite-fille d'anciens esclaves, elle a été la première Afro-Américaine à recevoir le prix Nobel de littérature

PAGE 23

Toni Morrison, en 2008.
JESPON/WRIITER PICTURES/LEEMAGE



L'ÉTÉ DES SÉRIES

INDIENS D'AMÉRIQUE : GÉNÉRATION VOLÉE

Entre 1958 et 1978, des milliers d'enfants amérindiens ont été séparés de leur famille, adoptés par des Blancs

ADN, reine des preuves LA TRAQUE DE L'« INCONNU NUMÉRO UN » À BERGAME

Mystères de toiles GAUGUIN ET SES QUESTIONNEMENTS MÉTAPHYSIQUES

PAGES 16 À 22

Société Les décharges sauvages au cœur du drame de Signes

La mort d'un maire du Var, Jean-Mathieu Michel, qui s'opposait à un dépôt illégal de gravats, relance le débat sur une pratique encore trop courante dans ce département et dans tout le pays

PAGE 7

Emirats arabes unis
Le sort en suspens des expatriés iraniens de Dubaï

PAGES 2-3

Espagne
La droite s'associe à l'extrême droite pour conserver la région de Madrid

PAGE 5

Conjoncture
Les chiffres en trompe-l'œil du commerce extérieur

PAGE 10

Algérie
Mandat d'arrêt contre l'ex-chef de l'armée

Opposant au général Salah, le nouvel homme fort du pays, le général Khaled Nezzar est accusé de complot contre l'Etat

PAGE 3

Mobilité
Les vélos à la reconquête des villes moyennes

PAGE 6

M
ÉDITORIAL
LES DANGERS
DE LA GUERRE
DES MONNAIES

PAGE 24



LE REGARD DE PLANTU



Toni Morrison

Ecrivaine américaine, Prix Nobel de littérature

Toni Morrison est morte dans la nuit du 5 au 6 août, à l'âge de 88 ans, avec un sentiment de révolte inentamé. L'écrivaine américaine est morte au Montefiore Medical Center de New York, a précisé son éditeur, Alfred A. Knopf, à Associated Press. Ni le succès international, ni le prix Nobel de littérature en 1993 – elle est la première Afro-Américaine à le recevoir –, ni les divers doctorats honoris causa et autres distinctions ne sont parvenus à altérer ses passions et son allure de guerrière. Certes, elle a vu un Afro-Américain accéder à la présidence des Etats-Unis. Mais, huit ans plus tard, elle a assisté à l'élection de Donald Trump et au retour du racisme décomplexé.

Silhouette imposante, port de tête altier, tout en elle était impérial et impérieux. Petite-fille d'anciens esclaves, elle savait d'où elle venait. Et elle n'a jamais craint de choquer. Par exemple, en qualifiant, en octobre 1998, Bill Clinton, de « premier président noir des Etats-Unis ». « Il présente toutes les caractéristiques des citoyens noirs », précisait-elle. *Un foyer monoparental, une origine très modeste, une enfance dans la classe ouvrière, une grande connaissance du saxophone et un amour de la junk food digne d'un garçon de l'Arkansas.*

Plus récemment, en 2015, alors qu'elle faisait à Londres la promotion de son dernier livre, *God Help the Child* (en français *Délivrance*, aux éditions Christian Bourgois, comme la quasi-totalité de ses livres), elle déclarait au quotidien *The Telegraph*, à propos de plusieurs bavures policières qui venaient d'avoir lieu aux Etats-Unis : « Je veux voir un flic tirer sur un adolescent blanc et sans défense. Je veux voir un homme blanc incarcéré pour avoir violé une femme noire. Alors seulement, si vous me demandez : "En a-t-on fini avec les distinctions raciales ?", je vous répondrai oui. »

Enseignante à Princeton

Chloe Wofford naît le 18 février 1931, à Lorain (Ohio), dans une famille de quatre enfants. Elle passe son enfance dans le ghetto de cette petite ville sidérurgique proche de Cleveland. Son père est ouvrier soudeur et n'aime guère les Blancs. Sa mère est plus confiante en l'avenir. Sa grand-mère lui parle de tout le folklore des Noirs du Sud, des rites et des divinités. C'est en se convertissant au catholicisme que Chloe prend comme nom de baptême Anthony, que ses amis abrègent en Toni. Son grand-père est un fervent lecteur de la Bible, et, très vite, elle apprend à lire et à écrire.

Boursière, Chloe Anthony Wofford fait de brillantes études, soutient une thèse sur le thème du suicide chez Faulkner et Virginia Woolf, et commence une carrière d'enseignante. En 1958, elle épouse Harold Morrison. Ils ont



En 2009. NICOLAS GUERIN/GETTY IMAGES

deux enfants et divorcent en 1964, mais elle gardera Morrison comme nom de plume. Elle enseigne l'anglais à l'université d'Etat de New York et travaille comme éditrice chez Random House, où elle publiera notamment une anthologie d'écrivains noirs, *The Black Book* (1973).

Plus tard, de 1989 à 2006, elle enseignera la littérature à l'université de Princeton, longtemps interdite aux Noirs. En 1989, elle était déjà une écrivaine reconnue. Mais, à l'époque où elle est professeure à New York, elle ne pense pas à écrire. « J'étais mariée à un architecte, j'avais deux enfants. Vous connaissez beaucoup d'écrivains qui ont des enfants ? », dira-t-elle souvent quand on lui demandera pourquoi elle a commencé à publier si tard, en 1970.

C'est donc en 1970 que tout commence, avec le premier de ses onze romans, *L'Œil le plus bleu*, qui n'a aucun succès et est diversement apprécié par la communauté noire. Une gamine de 11 ans, Pecola Breedlove, rêve d'avoir des yeux bleus et finit aveugle, folle et persuadée d'avoir un regard couleur cobalt, grâce à l'opération d'un charlatan noir.

18 FÉVRIER 1931

Naissance à Lorain (Ohio)

1970 Premier roman, « L'Œil le plus bleu »

1987 « Beloved », prix Pulitzer

1993 Prix Nobel de littérature

2015 « Délivrance »

NUIT DU 5 AU

6 AOÛT 2019 Mort

« Je m'étais inspirée d'une camarade de mon enfance, explique Toni Morrison au *Monde* en 2004. A 11 ans, elle ne croyait plus en Dieu, parce qu'elle l'avait supplié pendant deux ans, tous les jours, de lui donner des yeux bleus de petite Blanche. J'avais 32 ans, le silence des femmes noires me semblait assourdissant, jusqu'à l'intérieur de la communauté intellectuelle et militante noire. »

Radicalité des analyses

Suivront *Sula* (1973), *Le Chant de Salomon* (1977), *Tar Baby* (1981). Aux Etats-Unis, elle est déjà célèbre quand elle publie *Beloved*, en 1987, qui obtient un prix Pulitzer. Mais, en France, c'est à partir de là qu'elle est vraiment connue, que l'on suivra toutes ses publications futures et que l'on republie ses anciens livres – les rares traductions étaient épuisées. *Beloved*, l'histoire tragique de Sethe, obsédée par le destin de sa fille, qu'elle a égorgée pour qu'elle échappe à sa condition d'esclave, a été inspiré à Toni Morrison par un article de journal intitulé « Visite à une esclave qui a tué son enfant », d'après un fait divers de 1855 sur une esclave du Kentucky.

Il faut s'arrêter un moment sur son essai de 1992, *Playing in the Dark*, tiré de ses conférences à Harvard, où l'on retrouve la radicalité de ses analyses et de ses observations : « Je parle de la construction de la blancheur en littérature. Comment la littérature devient "nationale", comment Melville ou Twain avaient l'idée du Blanc qu'ils étaient en imaginant le Noir : son langage, étrange, différent, presque étranger ; la façon d'associer les Noirs avec certains traits : la violence, la sexualité, la colère ou bien, si c'est un bon Noir, la servilité, l'amour. Ce qui n'a rien à voir avec la réalité, mais qui est la façon dont les Blancs imaginent les Noirs. Par exemple, je l'étudie dans Benito Cereno, de Melville, où le Blanc ne peut pas imaginer que le Noir puisse faire quelque chose d'intelligent. Chez Hemingway (dans En avoir ou pas, Le Jardin d'Eden), Saul Bellow, Flannery O'Connor, Willa Cather, Carson McCullers, Faulkner... ils contemplent des corps noirs afin de réfléchir sur eux-mêmes, sur leur propre moralité, leur propre violence, leur propre capacité d'aimer, d'avoir peur, etc. »

Toujours en 1992, Toni Morrison publie un nouveau roman, *Jazz*, avec succès. L'année suivante, elle obtient le Nobel. Et en 1994, quand sort *Paradise*, elle a une très mauvaise surprise. Le dernier volet de la trilogie commencée avec *Beloved* est plus que fraîchement accueilli par la critique. C'est pourtant son œuvre la plus aboutie et la plus libre. Ceci expliquant peut-être cela.

Quand le livre a été publié en français, en 1998, sa colère n'était pas retombée. « Aujourd'hui, être moderne, c'est un crime ! », disait-elle au *Monde*. On l'accusait notamment de « ne pas respecter ce qui fonde tout roman véritable, l'unicité de la voix narrative ». « Sans parler de ceux qui me collent l'étiquette "réalisme magique", évoquant une proximité avec Garcia Marquez, qui n'a aucun sens. "Réalisme magique", c'est ce qu'on

dit quand on ne sait pas quoi dire, pour "littérature non blanche". » Finalement, elle en riait, avant de reprendre son réquisitoire : « Il y a aussi, chez les critiques, cette manie de dire presque systématiquement "le précédent livre était meilleur", à laquelle s'ajoute la mode actuelle de juger la personne plutôt que son texte, de prétendre délivrer des vérités définitives sur ce que doit être "un vrai roman". Or, le roman, c'est le lieu même de la liberté. »

« Le sujet commun de la trilogie *Beloved*, *Jazz*, *Paradise*, expliquait-elle, c'est l'amour. Amour d'une mère pour son enfant dans *Beloved*, amour romantique dans *Jazz*, et ici un amour d'ordre spirituel. Je voulais réfléchir sur la différence entre le crime et le péché, entre la culpabilité et le sens de la faute. C'est une démarche morale, plus théologique que judiciaire, bien que ce ne soit pas, à mes yeux, un roman religieux. »

C'est l'histoire, au milieu des années 1970, d'un petit groupe de femmes aux destins contrariés qui ont fini par se rassembler dans une ancienne institution religieuse qu'on désigne comme le Couvent, aux environs de Ruby, une bourgade de l'Oklahoma. Ces femmes vivent seules, en dehors de la communauté de Ruby et sans hommes. Leur simple existence est comme une insulte. Elles doivent disparaître.

« Comparaisons insensées »

« Je ne donne pas d'indications raciales sur ce groupe de femmes. Dans ce pays, c'est mal accepté, commentait Toni Morrison. Aux Etats-Unis, la littérature écrite par des Africains-Américains est critiquée d'abord d'un point de vue sociologique ou bien elle est vue comme exotique... Serai-je autorisée, enfin, à écrire sur des Noirs sans avoir à dire qu'ils sont noirs, comme les Blancs écrivent sur les Blancs ? Serai-je débarrassée, enfin, de ces comparaisons insensées entre plusieurs livres sans aucun rapport entre eux, sauf d'avoir un auteur noir, qu'on rassemble dans une même recension pour conclure : "Celui-ci est le meilleur, parce qu'il propose la vision la plus réaliste des Noirs américains." Que pensez-vous qu'il arriverait si je proposais à des journaux un article se terminant par : "John Updike est un meilleur écrivain que John Cheever parce qu'il propose une vision plus réaliste des Blancs américains" ? Les rédacteurs en chef s'étrangleraient. »

Elle voulait appeler ce roman *War*. Son éditeur a jugé que ce n'était pas assez vendeur. Pourtant *War* convenait mieux à cette combattante somptueuse d'une cause qui ne connaît pas de victoire définitive. Pour son onzième roman, *God Help the Child* (2015), le seul situé à l'époque actuelle, les Français ont préféré le titre de *Délivrance*. Ce qui est bien le sujet du livre. Comment se délivre-t-on du regard de l'autre ? Comment sort-on de la prison des souvenirs et des traumatismes ? Dès sa naissance, Lula Ann Bridewell est jugée beaucoup trop noire par ses parents à la peau plus claire. Jeune femme, elle se fait appeler Bride et croit avoir réussi. Mais se remet-on d'une enfance dévastée ?

Comment se remet-on d'avoir été une enfant noire dans le ghetto de Lorain ? Comment se remet-on d'être une femme noire dans une société qui n'en a pas fini avec la question raciale ? Toutes ces questions, Toni Morrison n'a cessé de les poser, dans sa vie et dans son œuvre. Et même le prix Nobel « pour son art romanesque (...) qui dresse un tableau vivant d'une face essentielle de la réalité américaine » n'a pas apaisé ses interrogations. ■

JOSYANE SAVIGNEAU

« Cet enfant-là, elle ne pouvait pas l'aimer »

[Extrait de « *Beloved* », traduit par Hortense Chabrier et Sylviane Rué, édition 10/18, pages 39-40.]

« UN HOMME, c'est rien qu'un homme, disait Baby Suggs. Mais un fils ? Bon, ça alors c'est quelqu'un ! »

Cela se défendait pour un tas de raisons, car au long de la vie de Baby, autant que de celle de Sethe, hommes et femmes étaient déplacés comme des pions sur un échiquier. Tous ceux que Baby Suggs avait connus, sans parler d'aimer, ceux qui ne s'étaient pas sauvés ou retrouvés pendus, avaient été loués, prêtés, vendus, capturés, renfermés, hypothéqués, gagnés, volés ou saisis pour dette. Si bien que les huit enfants de Baby avaient six pères.

Ce qu'elle appelait la malignité de la vie était le choc qu'elle avait éprouvé en apprenant que personne ne s'arrêta de jouer aux dames simplement parce qu'au nombre des pions il y avait ses enfants. C'est Halle qu'elle avait réussi à garder le plus longtemps : vingt ans. Une vie. Cela lui avait été donné, sans doute en compensation d'avoir entendu dire que ses deux filles, dont aucune n'avait encore perdu ses dents de lait, avaient été vendues au loin sans qu'elle ait pu même leur dire adieu de la main.

En compensation de s'être accouplée quatre mois durant avec un contremaître pour qu'il lui soit permis de garder son troisième enfant avec elle, un garçon – pour mieux le voir troqué contre du bois de charpente au printemps de l'année suivante, et se retrou-

ver enceinte de l'homme qui avait promis de n'en rien faire et qui l'avait fait. Cet enfant-là, elle ne pouvait pas l'aimer, et les autres, elle ne voulait pas les aimer. « Que Dieu prenne ce qu'il veut », disait-elle. Et il prit, et prit, et prit, puis il lui donna Halle, qui lui donna sa liberté, alors que cela n'avait plus la moindre importance.

Sethe avait eu la chance d'être mariée six années pleines à ce « quelqu'un » de fils, qui engendra tous ses enfants. Bénédiction qu'elle fut assez insouciant pour la considérer comme acquise, sur laquelle elle fit front, comme si le Bon Abri en eût vraiment été un. Comme si une poignée de myrte fourrée dans la poignée d'un fer à repasser coincé contre la porte de la cuisine d'une femme blanche eût pu la faire sienne. ■